

CeM72 - plénière 12-10-2019 – Partager la parole, le pain et le vin en mémoire de Jésus

Exposé préparatoire (30') : il s'agit de faire état de l'argumentation qui est à l'arrière-plan du document de synthèse (4 pages) diffusé par CeM72, document qui lui-même, uniquement fait de citations, s'efforce de repérer l'essentiel du document CCBF/Michel Bouvard d'avril 2019 (30 pages). Tout cela en vue de faire que le gros travail de réflexion engagé contribue effectivement, moyennant un travail de discernement, « à un renouvellement des pratiques »

1. Saisir le *kairos* (le moment favorable), être attentif aux « signes des temps »

1.1. Deux « marqueurs » éloquents :

1.1.1. Cf. l'article récent de Jean-Louis Schlegel (*Études*, octobre 2019) : « Pourquoi on ne va plus à la messe ? ». « La participation à la messe dominicale avoisine maintenant les 3 % de catholiques, sinon moins. » Il y a cinquante ans, elle était de 25 %.

1.1.2. « La diminution drastique et irrémédiable du nombre de prêtres », et celle, concomitante, de nombreuses paroisses. cf. Jérôme Fourquet, *L'archipel français*, 2019 : « L'extinction définitive de la population des prêtres diocésains pourrait se produire d'ici à 25 ans ». J'ajoute que le « cache-misère » de l'appel massif à des prêtres étrangers ne saurait faire longtemps illusion. Cf. C. Theobald (*Études*, octobre 2019) : « [L'ecclésiologie « grégorienne » sous-jacente] ne prend pas réellement au sérieux les communautés chrétiennes comme sujets. [...] Nous nous trouvons à l'heure actuelle dans une impasse. »

1.2. Signes de quoi ?

1.2.1. Schlegel, après mention de multiples facteurs explicatifs, dit ceci : « Rarement sont mises en cause la célébration eucharistique elle-même et les formes qu'elle a prises, le fait que beaucoup de ceux qui abandonnent la pratique (et qui sont de tous âges) pourraient tout simplement «ne pas s'y retrouver». » Visiblement, l'Église échoue, dans les célébrations dominicales à faire vivre, à recueillir et à célébrer la communauté/communion de celles et ceux qui « relèvent » le Christ de multiples manières. Le verrou eucharistique continue d'être puissant. Cf. Valérie Le Chevallier, *Ces fidèles qui ne pratiquent pas assez*.

1.2.2. Cela alors même que les demandes et les initiatives de partage se multiplient. Partage de vie (cf. l'action catholique là où elle résiste encore), partage de la parole, partage spirituel, table ouverte, groupes divers, « repas pour tous » (cf. Absence de Christiane R., mobilisée par l'AG de l'association qui organise le repas pour tous, chaque dimanche, places des Comtes du Maine).

1.3. Le *kairos*, c'est aussi l'appel de François à lutter contre le cléricalisme. Or, qu'on le veuille ou non, le foyer du cléricalisme, c'est le monopole eucharistique que s'est attribué le sacerdoce ministériel. Paradoxalement, plus les prêtres se raréfient, plus ce monopole se renforce, comme si le but, plutôt que la vie des communautés au nom du sacerdoce commun, était le maintien coûte que coûte du sacerdoce ministériel. Voir en 1988, la décision de Jean-Paul II de supprimer les ADAP (Assemblées Dominicales en l'absence/attente de prêtres !). Schlegel : « Une fois encore, il fallait sauver le sacerdoce, quitte à aggraver la crise. »

1.4. L'eucharistie, non seulement un droit mais un devoir, au nom du sacerdoce commun. Voici comment le théologien belge Jean-Pol Gallez résume la pensée de Joseph Moingt : « L'eucharistie ! Située au cœur du sacerdoce du Nouveau Testament, lui-même au centre d'une définition du christianisme compris comme humanisme nouveau, l'eucharistie est non seulement un droit mais un devoir en tant qu'elle qualifie l'identité du chrétien. À ce titre, elle constitue un bien commun des chrétiens qu'aucun ministère, pas même « ordonné », ne peut entraver. C'est pourquoi Moingt n'a aucune peine à envisager que des petites communautés de chrétiens puissent célébrer l'eucharistie au titre de leur baptême. » (*Conf. à la CCBF*, 2017).

2. « En mémoire de lui... » : la pratique de Jésus.

- 2.1. Pas besoin d'épiloguer sur le caractère central, paradigmatic, des scènes de repas dans le quotidien de Jésus, soit qu'il se laisse inviter (Cana au début, Emmaüs à la fin), soit qu'il s'invite (la table de Lévi, le collecteur d'impôt, etc.) sans égard pour les codes stricts défendus par certains : séparation hommes/femmes, justes/pécheurs, juifs/non-juifs, etc. À la table de Dieu, chacun a sa place, inconditionnellement, Pierre et Judas compris.
- 2.2. Jésus renverse littéralement la conception religieuse traditionnelle de la distinction pur/impur. Là où les religieux défendent une conception défensive et exclusive de la pureté – il s'agit de se protéger coûte que coûte des impurs (femmes, lépreux, étrangers), de se retrancher derrière une clôture, de crainte d'être contaminés et rendus inaptes à entrer en relation avec le sacré –, Jésus promeut une conception ouverte, offensive et inclusive : c'est non plus l'impureté qui est dangereuse mais la pureté qui est contagieuse : « la pratique de communion prend le pas sur les séparations » (Marguerat, *Jésus*, p. 164).
- 2.3. Dans la mesure où la conception religieuse traditionnelle est basée sur l'idée d'un sacré extérieur/supérieur supposant des médiateurs habilités (les sacrificateurs/sacerdotes) à faire que les humains puissent bénéficier des faveurs de ce sacré et être protégés de ses « colères », la pratique de Jésus est à l'inverse basée sur l'idée d'une sainteté intérieure et immédiatement disponible (sans médiation : « Ta foi t'a sauvé-e. ») : non religieuse, désacralisée, décléricalisée, séculière. Comme dit Zundel, c'est à travers les gestes mêmes de la vie que Jésus nous communique sa Vie.

3. L'histoire de l'Eucharistie

- 3.1. Comme les divers récits de l'institution le disent, l'eucharistie (= le « rendre grâce ») a d'abord été une manière de vivre, de réactiver la puissance symbolique de ce qui dans toutes les cultures et toutes les sociétés a une place à la fois très commune et tout à fait centrale : le repas pris en commun et l'attitude hospitalière qui, le plus souvent, consiste à proposer à l'hôte de partager la nourriture pour attester ensemble de la commune humanité. Manière de subordonner la nécessaire satisfaction des besoins vitaux, qui naturellement est potentiellement conflictuelle, à l'installation et confirmation préalables de relations d'humanité, à l'initiative du maître de maison : « L'homme ne vit pas seulement de pain... On ne parle pas la bouche pleine... » Au lieu d'avoir à prendre, on se voit offrir : le don au lieu de la prise.
- 3.2. La Cène et plus largement les différentes scènes de « fraction du pain » sont directement calquées sur ce qui encadre tout repas festif juif dans la Galilée et la Judée de l'époque : fraction du pain au début du repas et, quand il y a du vin, circulation de la coupe à la fin, comme, surabondamment, à Cana.
- 3.3. Il faut en prendre acte, le rituel très humain, très commun en même temps que très ouvert, du repas partagé est l'objet, au tournant des II^{ème} et III^{ème} siècles, d'un détournement sacrificiel – clérical/sacerdotal, donc. Pièce central d'un dispositif qui se traduit concomitamment par la séparation clercs/laïcs, hommes/femmes, la transformation de la table du repas en autel des sacrifices, l'interprétation/répétition de la mort de Jésus en sacrifice victimaire/rédempteur (comme un « sacrifice d'Isaac » réellement effectué). La symbolique du repas a quasiment disparu, les deux gestes, pain et vin, primitivement séparés, sont réunis.
- 3.4. La doctrine de la double transsubstantiation (changement miraculeux de la substance pain/vin en corps/sang du Christ et de la personne d'un humain-mâle en « autre Christ ») s'installe progressivement aussi et le devoir d'adoration se substitue à la dimension de communion. Ce que la récléricalisation/resacralisation galopante à laquelle on assiste présentement, malgré Vatican II, ne fait que renforcer (voir là encore l'article de Schlegel, « Pourquoi on ne va plus à la messe »).

4. Retour aux textes

- 4.1. 1 Cor 11,23-26 est le texte le plus ancien (début des années 50). On remarquera :

4.1.1. « Il le rompit et dit : “Ceci est mon corps...” » Il n'y a pas le « Prenez, mangez ». Il est tout à fait improbable que Jésus vivant ait invité ses disciples à « manger son corps ». Que désigne le « ceci » ? Le pain rompu ? Qu'est-ce alors que le « corps » ? v. 29, Paul invite, quand on mange et boit, à « discerner le corps » : quel corps entretient-on ? le corps « psychique/animal » ou le corps « pneumatique/spirituel » ?

4.1.2. « De même pour la coupe, après le repas. » Comme pour le corps, il n'y a pas le « Prenez, buvez » : outre ce que l'on vient de dire du corps, l'interdit sur le sang rend tout à fait impossible que Jésus ait invité à « boire son sang ». Ce qu'il y a donc à retenir, c'est l'alliance : ce qui a à voir avec le corps à former et à entretenir, corps symbolique, spirituel (comme quand on parle de « corps politique », sans lequel chaque corps individuel est corps de bête traquée dans la guerre de tous contre tous).

4.2. Mc 14,22-25 :

4.2.1. « Pendant le repas,... il le rompit, le leur donna et dit : « Prenez, ceci est mon corps. » Que désigne le « ceci » ?

4.2.2. « Puis il prit la coupe, rendit grâce, la leur donna et ils en burent tous. Et il dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance... » Pas d'équivoque possible : le « ceci » ne peut pas désigner le contenu de la coupe, avant qu'elle circule autour de la table, mais ce qui résulte du fait que tous aient bu. Quoi ? L'alliance, précisément. Quelque chose comme : mon sang (ma vie, mon énergie vitale) coule dans vos veines et votre sang coule dans les miennes.

4.3. Cf. Marie Balmay

4.3.1. « Si l'on traduit le verbe “briser” par “partager”, on fait une erreur de traduction, car le verbe *klaō* en grec n'a rien à voir avec le partage. Il s'agit bien de casser, de fracturer. Jésus ne partage pas le pain, il le donne fracturé. [...] Jésus a donné le pain avant de dire “ceci est mon corps”. [...] Ce corps relationnel que Jésus appelle “corps de Je” pourrait-il être dit sans qu'un premier corps soit dépassé, sans que soit brisé l'objet-moi ? » (*Document CCBF*, p. 13). Pas de relation possible, ni a fortiori de fraternité sans incorporation d'un manque, d'une faille : cf. la circoncision.

4.3.2. dans *Le sacrifice interdit*, Grasset, 1986, p. 276-277 : « Le pain unique est brisé pour nourrir chacun de séparation, condition de l'alliance. [...] Après le pain brisé pour délier, le vin versé pour allier sans relier. L'Eucharistie, par cette lecture, devient le repas qui écarte ceux qu'elle rassemble. Il est rendu grâce (c'est le mot *eucharistia*) de ce que le corps fusionnel soit brisé, libérant les humains pour les allier dans un corps de Parole qui ne saurait être sans coupure. » MB ne mentionne pas qu'en hébreu, là où nous disons « nouer une alliance (*berith*) », il est dit littéralement « couper, trancher une alliance ».

5. **L'eucharistie aujourd'hui. Les réflexions de Joseph Moingt depuis au moins deux décennies sont décisives. Je me sers du résumé qu'en a donné Jean-Pol Gallez dans une conférence à la CCBF en 2017 (https://baptises.fr/sites/default/files/document/ccbf-21.10.17-jp_gallez- texte conference.pdf) :**

5.1. Dans son « esprit », le christianisme est essentiellement non-religieux. Jésus substitue la loi éthique à la loi religieuse : la loi nouvelle est celle de la charité et elle s'exerce à partir de la conscience même de l'individu guidé par l'unique double commandement de l'amour de Dieu et du prochain. Il ne s'agit plus d'adorer Dieu dans un culte mais d'aimer le prochain en qui se trouve désormais l'absolu de Dieu.

5.2. « La religion – toute religion – est travaillée par un besoin profond et un dynamisme puissant d'intégration et d'exclusion en vertu de sa mission de “relier” les hommes à la divinité, [...] Il est donc de sa nature de fabriquer des exclus [...]. Elle est par nature totalitaire [...] : elle entend [...] régenter la vie sociale, [...], imposer sa marque à la société, [...] en toutes choses elle impose sa médiation » (Moingt, *Dieu qui vient à l'homme*).

5.3. L'humanisme évangélique est universel. Alors qu'une religion sera toujours liée à une race, une culture, un peuple, des frontières par la pratique d'un culte et le respect de règles spécifiques,

l’Esprit est donné à toute l’humanité pour permettre à tout homme d’entrer dans la pratique de la loi de charité.

- 5.4. Il faut donc entretenir cet Esprit d’humanité, le corps spirituel qui nous fait être ce que nous sommes : c’est non seulement un droit mais un devoir. Conditionner l’entretien et la promotion de ce corps à la pratique d’un culte propre à une religion, commandé par des clercs qui se prévaudraient d’être les seuls médiateurs habilités à relier l’humain au divin est contraire à l’Esprit de l’Évangile (voir, là encore, l’article de Jean-Louis Schlegel).
- 5.5. Ainsi l’eucharistie, le repas du Seigneur, en mémoire de lui, constitue un bien commun des chrétiens qu’aucun ministère, pas même « ordonné », ne peut entraver. C’est pourquoi Moingt n’a aucune peine à envisager que, renouant avec les gestes fondateurs, des petites communautés de chrétiens puissent célébrer l’eucharistie au titre de leur baptême.

6. Questions en suspens. Puisque la réflexion en cours vise à un « renouvellement des pratiques », la mise en œuvre de pratiques renouvelées ne peut éluder un certain nombre de questions :

- 6.1. Comment inscrire dans nos pratiques la dimension hospitalière du « repas du Seigneur » ? Comment faire pour que quiconque puisse s’asseoir à la table de la « fraction du pain » et de la « communion à la coupe » ? Faut-il reprendre les paroles de l’institution ou laisser les symboles parler d’eux-mêmes ?
- 6.2. Comment inscrire dans nos pratiques l’ouverture à l’universel ?
 - lien aux autres groupes : comment faire pour que des pratiques diverses soient animées d’un même esprit ?
 - lien à l’institution catholique : conférer aux paroisses (et donc aux diocèses) une fonction de subsidiarité (= faire ce que les groupes ne peuvent pas faire eux-mêmes).
 - dimension œcuménique : les protestants sont devenus experts dans la manière de faire face à la multiplication des Églises.
 - lien au judaïsme : les gestes de la fraction du pain et de la communion à la coupe sont hérités du judaïsme.
 - ouverture interreligieuse, interconvictionnelle : abolir la partition croyants/non-croyants.
- 6.3. Comment réfléchir nos pratiques ?
 - formation
 - présidence des célébrations
 - taille des groupes
 - relecture, analyse des pratiques, accompagnement

Loïc de Kerimel, 12 octobre 2019